Cace FRC 1225

AVIS
A LA NATION.

FRançois, prends garde à toi, veille de plus en plus ;
Que de monſtres encor environnent Titus !
C'eſt de leur ſein affreux que partent tant de brigues
Que t'ont fait éprouver de ſi longues fatigues ;
De leurs traîtres regrets le calme eſt dangereux ;
Tu le ſais, Pariſien, que t'attendras - tu d'eux ?
Sois toujours attentif au bien de la famille,
Comme tu fus naguere & lors de la Baſtille.
France, ſurveille & vois ; ta conſtitution
N'eſt peut-être qu'un jeu, rien qu'une fiction ;
C'eſt l'eſpoir du méchant & la crainte du ſage.
Preſſe tes députés à terminer l'ouvrage ;
Que les eſprits d'accord pour une bonne fin,
Nous menent au bonheur par un nouveau chemin.
Hâte-toi, patriote, & redouble de zele ;
Confond le faux prélat & le noble rebelle ;
Hâte-toi, je te dis, d'achever notre loi,
L'un & l'autre hémiſphere a l'œil fixé ſur toi ;
Elevons nos accents, qu'ils ſoient des plus rapides ;
Imitons, s'il ſe peut, ou ſoyons des Alcides.

Renais, bon Henri quatre, & toi brave Sully ;
Voyez de tous côtés votre état affoibli :
Auriez-vous pu ſouffrir des indignes miniſtres,
Brienne, Lamoignon, perſonnages ſiniſtres,
Et votre légion ? Ainſi Rome autrefois
Auroit-elle ſouillé le temple ſaint des loix ?
Approuvant des Dagout tous les actes ſordides,
Les Crillon, les Dortez n'auroient été vos guides.
Ma muſe, taiſez-vous, ou bien parlez plus clair,
Henri vaut-il Louis, ou bien Sully Necker ?
Necker n'étoit encor, quoiqu'en deux miniſteres,
Par un il précéda, ces hommes ſanguinaires
Qui n'étoient pas les ſeuls à tromper ce bon roi,
De toute barbarie on vit faire l'emploi.
Que prétend vain Linguet ? ta plume audacieuſe
Voulant de leurs édits la teneur déſaſtreuſe ;
Quel écrivain es-tu, parler contre ton cœur,
Acheter ton rappel au titre d'impoſteur,
Chez les Brabançonnois tes actes mercenaires
Auroient dû recevoir de plus juſtes ſalaires ?
On peut t'aſſocier à ces grands inhumains,
Qui dans notre pur ſang vouloient tremper leurs mains.
Quand ſerez-vous contents ? ô juſtes dieux Pénates,
Pourroit-on ignorer que vous ſeuls nous ſauvâtes ?
Et puiſſent les mortels, vous offrant leur encens,
Pour le bonheur du peuple, abaiſſer tous les grands !
Combien de coups manqués ! que de plates orgies !
Mais nos peines du moins ſont-elles bien finies ?
O crime, ô barbarie, ô cruelle fureur !

De ce peuple ſi doux ne trouble plus le cœur.
Mirabeau déſormais ne ſois pas ſi prolixe,
Sinon leve les yeux, la lanterne te fixe :
Evite la cabale & redouble tes ſoins,
Vois tous les bons François preſſés d'urgents beſoins ;
Engage-les, dis-leur de ſuivre la Fayette ;
De nos anciens tyrans fais tomber chaque tête ;
Devant le grand Louis, Henri quatre n'eſt rien,
Il ne fut comme lui le vrai roi citoyen.
Sully fut un peu fier : Necker plus populaire,
Nous rendant un bon roi, nous rendit plus d'un pere.
Illuſtres députés, émules des héros !
C'eſt bien encor pour vous que ſont écrits ces mots ;
Ne ſuſpendez donc plus notre juſte vengeance,
Vous n'écoutez que trop une longue indulgence.
Détournons les projets de nos noirs aſſaſſins ;
Des tigres affamés ils ont tous les deſſeins.
Abattons, s'il faut, encore des Baſtilles,
De nos durs ennemis détruiſons les famllles.
Sortez de vos tombeaux, hommes infortunés,
Et pour la bonne cauſe êtes-vous condamnés ?
Sachez que vos trompeurs ſont punis de leurs crimes,
Ne les regardez pas honorables victimes ;
Que le peuple à ſon tour vous regrette aujourd'hui,
Vous, qui quoique trompés, combattiez bien pour lui.
Ce n'eſt pas qu'on adhere à des actes ſemblables.
Grands, vous l'avez cherché, vous ſeuls êtes coupables ;
Eh ! quel homme en effet pourroit diſconvenir
Que ces grands ſi petits ne les aient fait venir.

A brûler leurs châteaux, leurs moiſſons, leurs archives !
Quel étoit leur objet ? Des peines exceſſives....
Oublions s'il ſe peut ces lâches ſcélérats,
Que dans tous les pays regardés comme ingrats ;
Quand ils les connoîtront ils agiront de même.
Vrais deſtructeurs des loix comme du diadême,
Oſez-vous bien encor élever vos regards ?
Votre ame ne ſent point ces odieux écarts.....
Il faut encore attendre avec quelque eſpérance,
Que quand vous vaudrez mieux, vous reviendrez en France ;
Notre eſpoir n'a pour but que vos remords vengeurs,
On ſe paſſe de vous, ſource de nos malheurs.
J'entends de tous côtés que l'on crie à tue-tête,
De la guerre civile entonnons la trompette :
C'eſt à vous, c'eſt à vous, glorieux Pariſiens,
Vous Dauphinois, Bretons, vertueux citoyens ;
Que faites-vous ? leur dis-je, écoutez la patrie,
Elle veut pardonner ; ſeroit-elle avilie
Par l'aveugle vengeance ? Ah ! quelle abſurdité !
Ils ſont aſſez honnis de l'avoir mérité !
Ils n'ont pas, direz-vous, des regrets ſi louables :
Qu'importe, pardonnez des grands ſi miſérables.
Auguſte liberté, voilà quels ſont tes dons ;
Nous ſommes bien tes fils nous qui les demandons ;
Peut-on déſeſpérer que ſous toi, Louis ſeize,
On ne puiſſe nous voir en jouir à notre aiſe ?
O vrais repréſentans ! daignez vous épurer,

D'Orléans ne l'eſt plus, de pluſieurs qu'aſſurer
De leurs amples débats, quel en eſt donc la baſe ?
On ne voit rien en eux qu'une inutile emphaſe.
Ils ſauroient ſe borner, d'où vient donc leur longueur?
Eſt-ce donc leur diction, ou bien ſi c'eſt leur cœur ?
Hâtez-vous, députés, accélérez l'ouvrage ;
Un moment de perdu nous met dans l'eſclavage ;
Que votre eſprit fixant la conſtitution,
Nous ramene le calme ainſi que l'union.
Vous, vrais reſtaurateurs, Necker & la Fayette,
Vous, des ſeules grandeurs qui méritez le faîte ;
Puiſſent mes foibles vers porter dans les eſprits
L'hommage qu'on vous doit mieux que tous les écrits !
Garde nationale, & toi, troupe réglée,
Mettez tout votre zele à plaire à l'aſſemblée,
Tâchez de découvrir tous les chefs factieux,
Qu'ils ſoient ſoudain punis de leur crime odieux.
France, réunis-toi, cher peuple aimable & tendre ;
Sinon les conjurés vont te réduire en cendre.
Veux-tu donc être libre & ſauver ton bon roi ?
Hâte-toi, je répete, à finir notre loi ;
De nos repréſentans force la vigilance,
De notre liberté tu verras l'aſſurance ;
Ne perds pas un moment, un ſeul inſtant de plus,
La liberté naiſſante expire avec Titus.
François, ſouffrirez-vous que tout ce bel empire
Ne ſoit plus qu'un chaos ? Je ne puis le décrire :
Ah ! plutôt, s'il le faut, prenez le fer vengeur,
Du bien de la patrie opprimez l'oppreſſeur,

Venez, quoique à regret, punir le plus rebelle ;
De la guerre civile étouffer l'étincelle ;
Et faiſant mieux qu'Antoine à la mort de Céſar,
Prévenez le complot, détournez le poignard ;
Que le peuple, animé du vrai patriotiſme,
Faſſe enfin expirer l'infame deſpotiſme.
Mais ſerez-vous toujours, ô mes concitoyens !
Dupes de votre cœur, de vos meilleurs moyens ?
Tel on nous peint Tantale au ſein de l'abondance,
N'aurez-vous comme lui que douleur, que ſouffrance ?
Oui, de même altérés par la ſoif du bonheur,
Dans votre liberté, n'aurez-vous que malheur ?
Ah ! ce n'eſt que trop vrai, déja je vois la foudre,
Et nos maiſons en cendre & vos lauriers en poudre !
Déja le fer, la flamme annoncent notre fin ;
Du royaume François, quel eſt donc le deſtin ?
Tenez à vos projets, horde la plus cruelle,
Que ferez-vous clergé, toi nobleſſe infidelle ?
Vous ſeuls de la diſcorde allumez les flambeaux ;
Etant vos meurtriers vous ſerez nos bourreaux ;
Tous les bons périront, de tous les maux le pire
Le brigand ſera ſeul le maître de l'empire.
Quoi ! courageux François, pourrois-tu le ſouffrir ?
Cherche les criminels, fais-les ſoudain mourir
O temps, ô mœurs, ô rage, ô ſiecle de ténebres !
Éloignons, s'il ſe peut, ces images funebres.
Que vous dire de plus ? ô vrais repréſentans !
Vos faits parlent aſſez par vos vaſtes talens.
Qui pourroit vous blâmer ? citoyens magnanimes,
Vrais défenſeurs de l'homme & de ſes droits ſublimes ;

Et périſſe celui qui, par des écrits vains,
Maudiroit vos décrets, vos plus nobles deſſeins !
Il en eſt bien, dit-on, dont l'ame eſt ſi ſervile,
En ville, à la campagne on les compte par mille.
Mépriſons, dites-vous, les propos odieux ;
Que peut la calomnie aux héros glorieux ?
O Licurgue, ô Solon, ô modele des ſages !
Avez-vous de plus pur & de meilleurs langages ?
En effet paroiſſez, nouveaux codes de loix,
Rentrons dans la nature, ou manquez-vous aux droits ?
Juſtes reſtaurateurs, dont l'ame ſi bien née,
De ſes ennemis même a plaint la deſtinée ;
Hâtez-vous, je répete, à finir vos travaux,
Snon ouvrez les yeux, voyez les plus grands maux :
Banqueroute & famine, infamie & carnage,
De tous les citoyens voilà le ſeul partage.
Eſpoir, eſpoir trompeur, ne nous dupe donc plus ;
Fais ceſſer les complots & contente Titus ;
Qu'alors la liberté, ſous la voûte azurée,
Nous rende l'âge d'or, ce beau ſiecle de Rhée.
Tu reviendras auſſi, heureux temps de Cérès,
Apporter l'olivier, détruire nos cyprès ;
C'eſt ſous le grand Louis, ſous ſes plus doux auſpices ;
Qu'attendant tes tréſors, nous ceuillons tes prémices.

FIN.